

récitaient des prières, à leur tête, l'agent du gouvernement refusa soudain d'aller plus loin. Aussitôt une balle le fit tomber raide mort. Un autre blanc fut bientôt après frappé de même par les Cris; ce que voyant, le P. Fafard courut lui donner l'absolution. Pendant qu'il prononçait la formule sacramentelle, une balle le frappa lui-même au cou, sans le tuer immédiatement. Entendant dire que son confrère venait de tomber, le P. Marchand, auquel une déclivité de terrain avait caché ce qui venait de se passer, accourut pour le secourir. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il reçut lui-même une balle sur le devant de la tête. Sa mort fut instantanée, tandis que le P. Fafard ayant essayé de se relever, un sauvage qui voulait le sauver l'engagea à faire le mort. Mais la douleur ou une autre raison l'en empêcha, et un mauvais chrétien auquel il avait précédemment défendu le divorce l'acheva en le tirant à bout portant.

Après ce double meurtre, les sauvages scalpèrent leurs victimes; puis déposèrent les corps des deux missionnaires dans l'église à laquelle ils mirent alors le feu. Plus tard, les volontaires d'un régiment canadien-français leur donnèrent la sépulture.

Faignan, Raphael. — Se rendit en décembre 1793 aux sources du Missouri pour y traiter avec les Indiens.

Falardeau, Michel. — Canadien au service de la C^{ie} de la Baie d'Hudson dans l'extrême ouest. Il se trouvait à la jonction des deux branches de la rivière Thompson, Colombie anglaise, à un poste important devenu la ville de Kamloops, quand il tomba victime de la brutalité d'un bourgeois qui lui donna un coup dont il mourut quelque temps après. Comme les habitants du poste étaient à préparer soigneusement son cercueil, le commandant leur fit remarquer que de

simples planches brutes étaient assez bonnes pour un pareil coquin. Là-dessus un des ouvriers, qui était iroquois, fit tout haut la réflexion que ce bourgeois n'en aurait peut-être pas même autant à sa mort. Quelque temps après, ce dernier était tué en voyage par un arbre qui tomba sur sa tente. Il dut être enterré sans cercueil (1852).

Falcon, Pierre. — Père du barde des métis de la Rivière-Rouge. Fut d'abord traiteur libre au Missouri supérieur, où il s'unit à une sauvagesse. En 1799 il se rendit au Canada avec son fils Pierre, et en revint en 1802. Il se mit alors au service de la C^{ie} du N.-O., et en 1804 il la représentait en qualité de commis dans le haut de la rivière Rouge, où il mourut pendant l'hiver 1805-06. Pierre Falcon était fils de parents français du diocèse de Beauvais, et avant de passer au Nord-Ouest il avait épousé (6 juillet 1763) à la Baie Saint-Paul Marie-Geneviève Tremblay, dont la mort fut peut-être l'occasion de son départ.

Falcon, Pierre, FILS. — Le barde des métis de la Rivière-Rouge. Il naquit le 4 juin 1793 au fort du Coude, district de la rivière au Cygne, du précédent et d'une sauvagesse du Missouri. Étant encore tout jeune enfant, il passa à Laprairie, près de Montréal, retournant dans l'ouest à l'âge de quinze ans avec son père, qui s'établit à la Rivière-Rouge, et se mettant bientôt comme lui au service de la C^{ie} du N.-O. Il était présent à la bataille de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.) qu'il célébra dans un « chant de vérité » qui a passé à la postérité, grâce au D^r Larue, qui le premier le publia en 1863. Cette chanson et d'autres du même auteur ont été longtemps populaires parmi les métis, et malgré l'incorrection du style, elles sont remarquables comme étant le produit d'un chasseur qui ne savait ni lire ni écrire.

Quand la C^{ie} de la Baie d'Hudson eut absorbé sa rivale (1821), Pierre Falcon en suivit les fortunes jusqu'en 1825, époque où il s'établit à la Prairie-du-Cheval-Blanc, aujourd'hui Saint-François-Xavier. Marié depuis 1812 avec Marie Grant, il en eut trois fils et quatre filles. Son manque d'instruction ne l'empêcha pas d'atteindre la dignité de juge de paix et d'en exercer les fonctions à la satisfaction de tous. Lors des troubles de 1869-70, son ardeur martiale longtemps contenue manqua d'éclater. En dépit de son grand âge, il aurait voulu marcher au combat, disant que pendant que l'ennemi serait occupé à le tuer, ses amis pourraient lui infliger des pertes sérieuses. Il passa près de cinquante ans sur les plaines du Cheval-Blanc, où il jouit de la plus grande considération parmi ses compatriotes.

Faribault, Jean-Baptiste. — Naquit à Berthier au cours de l'année 1774, et au sortir de l'école, en 1790, il obtint une place de commis chez un marchand de Québec. Peu après, il s'engagea dans la C^{ie} du N.-O. et quitta Montréal en juin 1796 pour Michillimakinac, d'où il alla fonder un poste de traite à Kankaki, Etats-Unis. Là il fit un commerce lucratif avec les sauvages, en sorte que son supérieur lui confia bientôt un poste plus important, Bâton-Rouge, sur la rivière Des Moines. Il y resta quatre ans, puis fut chargé du fort des Petits-Rapides, sur la rivière Saint-Pierre, où il eut à secourir un ami nommé Campbell que les sauvages voulaient tuer, après avoir massacré ses deux commis. Il y avait trois ans qu'il se trouvait à ce poste quand il épousa une métisse.

Après dix ans de bons services dans la C^{ie} du N.-O., Faribault se mit à traiter à son propre compte, et se fixa alors à la Prairie-du-Chien, où il eut la gloire

d'être blessé d'un coup de couteau pour avoir refusé de la boisson à un sauvage ivre. En 1812, ayant refusé de servir contre les Américains, il fut fait prisonnier à bord d'une canonnière anglaise. Relâché sur parole, il apprit la ruine de tous ses biens par l'ennemi, en sorte que tout fut pour lui à recommencer.

Il fut le premier à défricher le sol à l'ouest du Mississipi et au nord de la rivière Des Moines. Après s'être établi sur une île du premier fleuve, il transporta ses pénates à Mendota. En 1817, un prêtre égaré dans ces déserts avait béni son mariage et suppléé les cérémonies du baptême de ses enfants. En 1840, il recueillit chez lui l'abbé Galtier, un missionnaire bien méritant, et construisit à ses frais la première chapelle catholique de tout l'État du Minnesota. L'abbé Ravoux disait de Faribault qu'il était « réellement un homme d'une piété exemplaire. » Il mourut le 20 août 1860. Son fils Alexandre fut le fondateur et le principal propriétaire d'une ville qui porte aujourd'hui le nom de sa famille.

Faye, Hébert. — Compagnon de Jean-Baptiste Lapointe (q. v.) quand fut perpétré le meurtre de Keveney.

Fecteau. — Périt au siège du fort aux Trembles en 1780 (V. BOYER).

Fillion, RÉV. Joseph-David. — Né à Saint-Hubert, province de Québec, en 1845, il fut ordonné prêtre à Sainte-Thérèse en 1870. En septembre 1873, il partit pour le Manitoba, où il se fit missionnaire et fondateur de paroisses françaises. D'abord stationné à l'archevêché, il allait tous les quinze jours visiter les catholiques de N.-D. de Lorette, dont il fut le premier missionnaire. L'année suivante, il fit reconnaître par le gouvernement d'Ottawa leurs titres aux terres qu'ils

occupaient, ce qui lui valut de leur part une bourse qu'il fit servir à l'érection d'une chapelle. Mais bientôt après il fut transféré à Sainte-Agathe, et en 1875 il fonda les paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Jean-Baptiste. Deux ans plus tard il fut nommé curé de la dernière, où il bâtit de suite une église, tout en étendant sa sollicitude aux nouveaux centres de Saint-Joseph et de Saint-Pie. En 1884, il remplaça son église par un édifice plus digne du culte auquel il était destiné, et continua à prodiguer à ses paroissiens les trésors d'un cœur aimant, jusqu'à sa mort qui arriva le 11 janvier 1907, des suites d'une piqûre d'épingle.

Bien doué de la nature et d'une force peu commune, la grande douceur qui lui était naturelle ne l'empêcha pas, dans une circonstance mémorable, de montrer ce dont il était capable. Peu après son arrivée au pays, alors que les traces des troubles de 1870 n'étaient pas encore complètement effacées, sa résidence fut envahie par une bande d'orangistes dont un le menaçait de son revolver. Empoigner le pygmée et le terrasser fut pour le jeune prêtre l'affaire d'un instant.

Florineau (ou Fleurimond.) Fils d'un Français et d'une Sieuse. Il se rendit à l'âge de douze ans à Montréal dans le but d'y acquérir quelque instruction; mais il soupirait tellement après ses grandes prairies qu'il retourna au Dakota dès qu'il sut un peu lire et écrire. Par la suite, il adopta la vie d'un sauvage, et en 1800 il était considéré comme un des principaux chefs de la nation sieuse. Il résidait alors au lac du Diable et était déjà avancé en âge.

Forcier, Jean-Baptiste. — Guide de l'explorateur Robert Campbell, qui donna son nom, en 1850, à un tributaire du Youkon.

Fortin, Louis. — Servait en 1804 la C^{ie} du N.-O. en qualité de commis à la rivière aux Rats.

Foucault. — Un des deux premiers Canadiens qui cultivèrent la terre dans la vallée de la Wallamette, Orégon. L'historien John Dunn dit que lui et son associé Plamondon (q. v.) pouvaient facilement couper six cordes de bois chacun dans une journée. Pendant qu'ils étaient au service de la compagnie, ils avaient la surintendance des ouvriers occupés à ériger des forts.

Fournier, Jacques. — Célèbre centenaire né près de Trois-Rivières vers 1747, et qui disait avoir été témoin de la bataille des Plaines d'Abraham en septembre 1759, bien qu'il ne mourut qu'en 1871. Il quitta le Canada après la guerre de l'Indépendance des États-Unis, et de fort en fort il se rendit jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Il y demeura jusqu'en 1812. Il offrit alors ses services comme volontaire contre les Anglais, mais il était déjà si vieux qu'on les refusa. Plus tard, il s'établit à la ville de Kansas, sans rien changer à ses habitudes de laborieuse simplicité, demeurant presque jusqu'à la fin dans une cabane qu'il avait bâtie de ses mains, n'ayant pour couche que la peau d'un buffle qu'il avait tué lui-même, et cultivant un petit jardin dont il était propriétaire. Il était occupé à cet humble travail malgré ses cent-vingt-quatre ans lorsque, le 15 mai 1871, on le vit s'affaïsser tout-à-coup. On le fit reposer à l'ombre d'un arbre qu'il avait planté ; il fut administré par le prêtre de l'endroit, et mourut un peu avant le coucher du soleil.

Fournier, X. — Canadien qui fut employé au transport du courrier du Grand Lac des Esclaves au lac Athabasca.

Franchère, Gabriel. — Auteur, traiteur et voyageur.

Naquit le 3 novembre 1786 à Montréal, où son père était marchand. Au printemps de 1810, il entra au service de la C^{ie} du Pacifique, formée par John-Jacob Astor de New-York. S'étant engagé le 24 mai en qualité de commis pour une période de cinq ans, il quitta le Canada en juillet 1810, et prit passage sur le *Tonquin* que commandait un homme bourru et sans pitié du nom de Jonathan Thorn. Après avoir doublé le cap Horn et longé la côte du Pacifique, le parti auquel Franchère appartenait aborda, le 12 avril 1811, à la rive méridionale du fleuve Colombie, à quinze milles de son embouchure, où fut établi le principal poste de la compagnie qui fut appelé Astoria, en l'honneur du patron de l'expédition.

Franchère fit preuve d'aptitudes peu communes pour les langues sauvages, et se rendit par ailleurs extrêmement utile. Après que la guerre de 1812 eut forcé la corporation américaine à se fusionner avec celle du N.-O. pour sauver ses biens des frégates anglaises, il servit temporairement dans cette dernière compagnie. Mais malgré les offres avantageuses qu'on lui fit pour le retenir, il retourna à Montréal, traversant le continent en territoire britannique, montant au nord jusqu'à la source de la rivière Athabasca, puis par la voie des rivières jusqu'au lac Winnipeg et aux grands lacs de l'est. Il parut sous le toit paternel le 1^{er} septembre 1814, à la grande surprise de ses parents qui le croyaient mort dans le désastre du *Tonquin* (V. BRUSLÉ).

Six ans plus tard, Franchère publiait à Montréal sa *Relation d'un voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale*, qui fut très goûtée et forme aujourd'hui un volume fort apprécié des bibliophiles. Cet ouvrage eut en 1854 les honneurs d'une traduction anglaise qui parut à New-York.

En 1834, Franchère se fixa au Sault Sainte-Marie avec sa jeune famille, et se livra au commerce des fourrures. Plus tard, il entra en société avec Pierre Choteau, de Saint-Louis ; puis il s'établit à New-York comme chef de la maison Franchère et C^{ie}. Il mourut en 1856 chez son beau-fils, maire de Saint-Paul.

G

Gaboury, Marie-Anne. — La première Canadienne de la Rivière-Rouge. Naquit le 6 novembre 1782 à Maskinongé, diocèse des Trois-Rivières. Elle était fille de Charles G. et de Marie-Anne Tessier. A l'âge de vingt-cinq ans elle épousa (21 avril 1807) un voyageur fraîchement arrivé des pays d'en-haut, comme on disait alors, du nom de Jean-Baptiste Lagimodière (q. v.). Grande fut sa surprise quand, à peine mariée, elle entendit le chasseur parler de son retour prochain dans l'ouest. Par pur sentiment du devoir, elle résolut de l'accompagner dans les solitudes lointaines vers lesquelles il soupirait et de partager ses privations et ses dangers, bien que les premières fussent naturellement bien plus pénibles pour une jeune femme sans aucune compagnie de ses semblables, que pour un homme déjà aguerrri à pareille vie.

Sa première étape fut au fort Gibraltar, au confluent des rivières Rouge et Assiniboine, près duquel son mari planta d'abord sa tente, et le premier danger sérieux qu'elle courut fut, après deux tempêtes essuyées sur les grands lacs, une tentative d'empoisonnement par une sauvagesse avec laquelle son mari avait vécu avant son voyage au Canada. Le couple passa alors à la rivière Pembina où le premier enfant de M^{me} Lagimodière naquit (V. LAGIMODIÈRE, Reine).

Puis en 1808 elle dut encore plier sa tente et se diriger avec son nouveau-né vers la Saskatchewan, où son mari se rendait en compagnie de quelques Canadiens (V. BOUVIER). Une foule de dangers, tentatives de vol ou d'achat de ses enfants par les sauvages, surprises par ceux-ci en l'absence de son mari, rencontres de partis hostiles, etc., l'assaillirent dans les grandes plaines du Nord-Ouest, sans compter les interminables chevauchées et les fatigues inséparables de pareilles expéditions, surtout pour une mère embarrassée de petits enfants.

Au printemps de 1811, son mari ayant appris la fondation prochaine d'une colonie à la Rivière-Rouge, dit adieu à la Saskatchewan et prit la route du lac Winnipeg. Elle passa l'hiver 1811-12 près du poste de Pembina où son premier enfant était né. Bien que désormais en plus nombreuse compagnie, son mari n'en continuait pas moins sa vie de chasseur libre, laissant sa femme seule avec ses enfants de longs espaces de temps. Mais cette solitude lui parut plus tolérable quand, à partir de 1818, elle put recourir aux consolations de la religion dont M. Provencher (q. v.) était devenu le dispensateur. Elle profita avec avidité de son ministère, et fut toujours pleine d'égards et de générosité pour l'apôtre de la Rivière-Rouge, et plus tard pour les premières religieuses du pays. Elle perdit son mari vers 1850, et mourut elle-même près de Saint-Boniface à l'âge de 96 ans.

Gagné, Joseph. — Compagnon de sir John Franklin dans sa première expédition arctique (1820-21).

Gaillard, Louis. — Interprète au lac la Pluie pour la C^{ie} du N.-O. en 1804.

Gardepie, François. — Canadien au service de la C^{ie} de J.-J. Astor, sur la Colombie. Comme il revenait

d'une petite expédition de traite parmi les Indiens, il fut rejoint, le 31 août 1812, par Ross Cox, un des commis (plus tard auteur) qui faisaient partie d'une bande de traiteurs appartenant à la même compagnie. Celui-ci venait de passer quatorze jours errant à l'aventure, sans pouvoir retrouver ses compagnons dont il avait perdu même les traces, vivant de racines et de baies sauvages plus ou moins édibles, marchant presque constamment dans une région infestée de serpents à sonnettes et de bêtes féroces, pieds nus malgré les pierres et les épines, sans couvre-chef quoique dévoré par les ardeurs d'un soleil tropical, et ayant eu, dans un moment d'extrême débilité, à chercher un refuge dans les branches d'un arbre dans lequel un ours s'efforçait de grimper pour lui donner le coup de grâce et au pied duquel il monta longtemps la garde.

Gardepie, Jean-Baptiste. — « Beau métis », dit Larpenteur ; peut-être le fils du précédent. Se trouvait en 1835 au fort Union, sur le Missouri supérieur, quand l'inimitié que lui portait François Deschamps, père (q. v.), le porta avec d'autres à tremper ses mains dans son sang. Il paraît n'en avoir pas voulu à la famille du vieux Canadien, puisque peu après on le vit chasser en compagnie de trois de ses enfants. Larpenteur, déjà cité, parle d'un « vieux métis » du même nom qui périt en essayant de mener à l'assaut d'une grande bande de Sioux des blancs auxquels ceux-ci avaient volé un grand nombre de chevaux. Le nom de cette famille, que des auteurs écrivent aussi Gardepied, est devenu Gariépy.

Gariépy, Philippe. — Métis qui joua un rôle important pendant l'insurrection de 1885. A la bataille du lac Canard, il sauva la vie à un blessé qu'on voulait achever, ce qui ne l'empêcha pas d'être con-

damné à sept ans de détention à la cessation des hostilités.

Gariépy, Pierre. — Un des douze conseillers de Riel en 1885.

Garnot, Philippe. — Fut condamné à 7 ans de détention pour la part qu'il prit à la révolte de 1805. Il avait été le secrétaire du gouvernement que Riel avait formé sur les bords de la Saskatchewan, et il fut le seul Canadien qui fut mêlé de si près à cette affaire.

Gascon, O. M. I., Rév. P. Zéphirin. — Est né à Sainte-Anne-des-Plaines le 29 juillet 1826, du mariage de Jean-Baptiste G. et d'Angélique Thérien. Il fit ses études au séminaire de Sainte-Thérèse, et fut ordonné prêtre le 12 novembre 1854. Il accompagna M^{sr} Taché à la Rivière-Rouge, en 1857 ; puis, voulant se consacrer à Dieu d'une manière plus complète, il entra dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée le 9 mars 1861. Avant son admission finale, les besoins des missions l'appelèrent au Mackenzie. Il séjourna longtemps au Grand Lac des Esclaves, après avoir commencé son pénible ministère en se constituant l'élève en montagnais du patriarche de la rivière au Sel, le vénérable Beaulieu (q. v.). De là il se rendit au fort Rae, où il prodigua ses soins aux serviteurs de la C^{ho} de la Baie d'Hudson. En septembre 1861, il fonda la mission de Saint-Raphaël, sur la rivière aux Liards, qu'il atteignit en raquettes (avril 1862), tout en faisant ses quartiers généraux de la mission du Grand Lac des Esclaves. Le 2 juillet de la même année, il partait avec un frère convers pour commencer sur le Mackenzie l'importante station de la Providence ; puis il descendit avec M^{sr} Grandin jusqu'au fort Simpson et peu après jusqu'au fort Good Hope, la mission catholique la plus septentrionale de l'Amérique.

Pendant de longues années il se dévoua dans ces régions désolées au soin des peuplades nomades qui y passent une vie pauvre et souffreteuse, jusqu'à ce que, dans ces derniers temps, on lui eut assigné une retraite dans les environs de Winnipeg.

Gaudet, Charles-Philippe. — Canadien qui, pendant de longues années, fut commis au fort Good Hope pour la C^o de la Baie d'Hudson. Il entra au service de cette corporation en 1851, et fut immédiatement dirigé sur le Mackenzie. Après avoir passé quelques années au Youkon, il revint en avril 1856 au fort Good Hope avec l'intention de quitter le service. Mais, à la recommandation de M. Roderick Macfarlane, il resta dans le pays, et fut mis en charge du fort McPherson, sur la rivière Plumée. En 1866, il fut promu au commandement du fort Good Hope, qu'il a retenu depuis. En 1878, il fut fait « petit-traiteur-en-chef », et en 1881 « traiteur-en-chef » par les autorités de sa compagnie. Il est renommé dans le Mackenzie comme un grand marcheur à la raquette et l'un des meilleurs conducteurs de toboggan du pays. Sa femme est une fille du traiteur-en-chef R. Fisher de Montréal. En 1887, il était un des nombreux officiers qui se réunirent en conseil à Winnipeg.

Gaudinot, Etienne. — Canadien qui, en 1878, passait pour l'homme le plus âgé des États-Unis. Né dans les environs de Québec le 19 mars 1752, il disait avoir été témoin de la bataille des Plaines d'Abraham. S'étant marié à l'âge de vingt ans, il alla s'établir sur le lac Champlain. Le commandant du fort Ticonderoga l'employa comme éclaireur, et il fut fait prisonnier par Athan Allen en revenant (mai 1775) d'une expédition au bas du lac. En 1793 il s'était fait trappeur dans le voisinage de la rivière Niagara. Il servit

trois ans dans la guerre anglo-américaine et fut blessé deux fois à la bataille de Lundy's Lane, après laquelle le général Scott le félicita publiquement de sa bravoure. En 1878, il vivait avec son arrière-petit-fils à Franklin, Ohio.

Gauthier, Charles. — Traiteur au compte de la C^{ie} du N.-O. au lac Flambeau, Wisconsin. Ne donnant pas satisfaction, il fut remplacé, le 2 août 1804, par F.-V. Malhiot (q. v.), qu'il servit ensuite comme lieutenant. Il ne paraît pas lui en avoir trop voulu, puisqu'il le fit passer près des Indiens pour le frère d'un des directeurs de la compagnie. En retour, son maître ne manque pas de louer sa conduite : « Il ne boit plus », écrit-il, « et se comporte en honnête homme. » Il servait alors comme interprète.

Genton, Joseph. — Métis de la Rivière-Rouge élu par Saint-Boniface à la Convention du 21 décembre 1869.

Gère, Amable de. — Plus connu sous le nom de Larose, il naquit à Montréal et émigra dans son jeune âge à Michillimakinac. Il assistait à la bataille de Monongahéla (V. LANGLADE, CH. de). Puis, après avoir pris part aux dernières batailles qui décidèrent du sort du Canada français, il s'adonna au commerce des fourrures. Il séjourna plusieurs années à la Baie-Verte, et mourut à Montréal à un âge très avancé sans s'être jamais marié.

Gérome, Pierre. — (V. JÉROME, P.)

Gervais, Basile. — Le premier enfant blanc qui ait vu le jour à Saint-Paul, Minn. Il naquit le 4 septembre 1839.

Gervais, Benjamin. — Père du précédent. Naquit à la Rivière-du-Loup le 15 juillet 1786, et se rendit à la Rivière-Rouge vers 1803, où il fut plusieurs années

au service de la C^{ie} de la Baie d'Hudson. Le 29 septembre 1823, il épousa à Saint-Boniface Geneviève Larent, native de Berthier, et en 1857 il alla s'établir avec sa famille près du fort Snelling, États-Unis. De là, il émigra à Saint-Paul l'année suivante, puis, cinq ou six ans plus tard, il fonda, à huit milles au nord de cette ville, une colonie française, aujourd'hui paroisse florissante sur les bords d'un lac qui porte son nom. Il l'appela Petit-Canada, et elle est connue des Américains comme le New-Canada. En 1849, Gervais fut élu commissaire pour le comté de Ramsay, et il mourut en janvier 1876.

Gervais, Joseph. — Membre de l'expédition d'Astor à la Colombie, en 1810-12. Il fut un des premiers colons de la vallée de la Wallamette, où il s'établit en 1830. Quatre ans plus tard, il était un des signataires de la pétition envoyée à M^{sr} Provencher, évêque à la Rivière-Rouge, pour lui demander des prêtres, et en 1838 il était un des premiers Canadiens à venir souhaiter la bienvenue à ceux que ce prélat leur avait envoyés. Il a donné son nom à une ville de l'État d'Orégon.

Gibotte, Louis. — Interprète en 1804 à la rivière aux Anglais pour la C^{ie} du N.-O.

Girard, HON. Marc-Amable. — Naquit à Varennes P. Q., le 25 avril 1822, et fit ses études au collège de Saint-Hyacinthe, où il fut le condisciple de M^{sr} Taché. Il était notaire de profession et avait été maire de Varennes quand, en 1870, il partit pour l'ouest avec ce prélat et M. Royal. Il prit de suite place parmi les hommes marquants du pays. En automne de cette même année, il fut élu par acclamation à la première législature du Manitoba par la circonscription de Saint-Boniface-est, et le 10 janvier suivant il était appelé

comme ministre des finances dans le premier cabinet formé depuis l'entrée du pays dans la confédération canadienne.

D'un tempérament doux et porté à la modération, il était entouré de la considération de tous. En décembre 1871 il fut nommé sénateur, ce qui l'empêcha de donner autant d'attention aux affaires d'ordre local. Par contre, il fut, en janvier 1873, fait membre du Conseil des Territoires du Nord-Ouest, et l'automne de la même année il contribua à la défense d'Ambroise Lépine (q. v.) accusé du meurtre de Thomas Scott. Puis lorsqu'une crise gouvernementale éclata en juillet 1874, il eut l'honneur de devenir premier ministre du Manitoba.

Le gouvernement qu'il forma alors fut la première administration régulière de la jeune province, vu qu'avant lui il n'y avait pas eu de chef de cabinet. Ce ministère ne dura que quelques mois. En novembre 1879 on dut de nouveau faire appel à ses services, et il entra dans le cabinet de Norquay en qualité de secrétaire-provincial, poste qu'il échangea deux ans après contre le portefeuille de ministre de l'agriculture. Il le retint jusqu'en 1883. Sa mort, arrivée à Saint-Boniface le 12 septembre 1892, fut l'occasion d'un deuil général au Manitoba.

Girardin, Louis. — Était en 1804 commis au fort Dauphin pour la C^{te} du N.-O.

Giroux, Rév. Louis-Raymond. — Curé de Sainte-Anne-des-Chênes, au Manitoba. Né le 4 juillet 1841 à Sainte-Geneviève de Berthier, il fit ses études classiques au collège de Montréal. Après avoir passé comme surveillant à l'école normale Jacques-Cartier, il fit sa théologie au grand séminaire de la même ville, et fut ordonné prêtre par M^{sr} Grandin le 24 mai 1868. Il

partit pour la Rivière-Rouge le 2 juin de la même année, prenant la voie ferrée jusqu'à Saint-Cloud, puis se rendant en charrette à Saint-Boniface, où il arriva le 7 juillet suivant. Employé d'abord comme professeur au collège de la ville épiscopale, il en devint le directeur en septembre 1869, tout en étant chargé de la desserte des paroisses de Saint-Vital et de Sainte-Anne, à six et à vingt-huit milles respectivement de sa résidence. En 1870 il ajouta à ces œuvres et à d'autres d'intérêt local le soin de la garnison du fort Garry sous le Gouvernement Provisoire.

C'est en automne de cette même année qu'il fut nommé curé-résident de Sainte-Anne-des-Chênes, paroisse qu'il a constamment desservie depuis, et qu'il a rendue une des plus pieuses et des plus prospères de l'ouest. A l'origine, il était aussi chargé des missions de Lorette, la Broquerie, Thibaultville et Sainte-Geneviève; puis, depuis 1876, de celles du lac des Bois, du portage du Rat, du lac la Pluie et du fort Francis. Pendant qu'il donnait ses soins à ces différents postes, un prêtre le remplaçait temporairement à Sainte-Anne.

Le zélé curé a fait de son église comme une succursale de la grande Thaumatourge de Beaupré. On s'y rend en pèlerinage, et de nombreuses faveurs récompensent la foi des pieux fidèles. En 1898, son archevêque y bénit un noble édifice qui est maintenant presque achevé. A côté, une humble cloche de cent-vingt-cinq livres relie le présent au passé par les souvenirs qu'elle évoque, ayant été transportée en 1845, l'année même de l'arrivée du Frère (plus tard M^{re}) Taché, sur une des charrettes légendaires de la Rivière-Rouge par la voie de Saint-Paul et des prairies américaines.

Gladu, Pierre. — Surintendant des Travaux publics sous le gouvernement d'Assiniboia.

Gladu, Lisette. — V. QUINN.

Godin, Antoine. — Métis qui fut un des guides de l'expédition du capitaine Bonneville racontée par W. Irving. On le disait si agile qu'il pouvait suivre un buffle à pieds et l'abattre à coups de flèches.

Gosselin, SŒUR Scolastique. — Religieuse de l'Institut des Sœurs de la charité dites Sœurs Grises. Elle se trouvait à l'évêché de Saint-Boniface quand un accident dont elle fut témoin eut sur les œuvres catholiques de la Rivière-Rouge les conséquences les plus désastreuses. Un jeune prêtre français, M. l'abbé Goiffon, qui avait succédé à M. Belcourt (q. v.) dans la charge de Pembina, retournait à sa mission quand, le 3 novembre 1860, il fut assailli par une violente tempête de neige au milieu de laquelle il eut pourtant le courage de chevaucher toute la journée. Le soir, il s'aperçut que ses jambes étaient gelées, et son cheval lui-même ne tarda pas à succomber au froid et à la fatigue.

Ne pouvant plus marcher, le pauvre missionnaire en fut réduit à se repaître de tranches de viande crue qu'il taillait dans les flancs de sa monture morte à ses côtés. Il resta cinq jours entiers dans ce pitoyable état, et fut trouvé le 8 suivant par un blanc qui en prit soin pendant quelque temps. Quand ses pieds commencèrent à dégeler, les chairs en tombèrent en putréfaction. Apprenant sa triste situation, les missionnaires de Saint-Boniface l'envoyèrent chercher, et le 3 décembre les médecins lui amputèrent la jambe droite, attendant qu'il eut repris quelques forces pour lui couper le pied gauche. Mais la rupture d'une artère occasionna une perte considérable de sang qui acheva de l'épuiser. Le 13 au soir, on perdit tout espoir de le sauver.

Aussi, de peur d'être pris au dépourvu, fit-on secrè-

tement les préparatifs de ses funérailles. Dans ce temps-là presque toutes les commodités de la vie civilisée devaient se confectionner sur place. C'est ainsi que les chandelles, par exemple, se fabriquaient au foyer domestique. Une fille de confiance était occupée dans la cuisine de l'évêché à en faire en prévision de la mort prochaine de M. Goiffon, quand elle eut le malheur de renverser sa chaudronnée de suif fondu qui, tombant sur le poêle, s'enflamma aussitôt et mit le feu à la cuisine. La S^r Gosselin qui se trouvait là fit tout ce qu'elle put pour l'éteindre, mais en vain. Deux Pères Oblats se précipitèrent alors vers la chambre du moribond qu'ils emportèrent comme malgré lui. On craignit un instant que l'air froid du dehors ne lui fut mortel : ce fut son salut. Il arrêta l'hémorragie et sauva le malade qui, à l'heure où ces lignes sont écrites (juin 1907), est encore en vie et bien portant.

Cependant de l'évêché le feu se communiquait à la cathédrale. S^r Gosselin qui avait la charge de la sacristie s'y précipita alors et parvint à sauver les vases sacrés et tous les ornements de prix. Elle fit des prodiges de valeur, et ne quitta le lieu du sinistre que lorsqu'elle eut été à moitié suffoquée par la fumée, sa coiffure étant même déjà toute en feu.

Ce désastre arriva dans la journée du 14 décembre 1860. Le soir il ne restait plus rien de l'évêché, et de la cathédrale dont le poète Whittier chanta les « tours jumelles », un édifice en pierre qui était la gloire du pays, il ne restait que des pans de murs calcinés.

S^r Gosselin était née à l'Ile d'Orléans, Québec, le 22 juin 1806. Elle fit sa profession religieuse le 8 juillet 1828, et mourut le 5 octobre 1876.

Gouin, Charles. — Charpentier qui fut une des

victimes du massacre du lac la Grenouille en 1885. (V. FAFARD). Il était natif du Nord-Ouest canadien.

Goulet, Elzéar. — Métis de la Rivière-Rouge qui, en 1870, fit partie du conseil de guerre qui condamna Thomas Scott à mort. Se trouvant à Winnipeg peu après l'arrivée des troupes de Wolseley, il fut reconnu comme tel et, bien que par ailleurs d'une parfaite honnêteté, il fut poursuivi dans les rues par une plèbe menée par des officiers de l'armée d'occupation. Ayant dû se mettre à l'eau pour sauver sa vie, il fut atteint d'une pierre pendant qu'il se dirigeait à la nage du côté de Saint-Boniface et, étourdi par le coup, il se noya (13 septembre 1870). Il était le frère de l'hon. Roger Goulet (q. v.).

Goulet, Georges. — Lieutenant-général du Gouvernement Provisoire de la Rivière-Rouge en 1869-70.

Goulet, HON. Maxime. — Métis qui fut élu le 18 décembre 1878 pour représenter Saint-Vital à la législature du Manitoba. Bientôt après (7 janvier 1880), il entra dans le cabinet de Norquay en qualité de ministre de l'agriculture.

Goulet, HON. Roger. — Métis français dont les capacités et l'honorabilité étaient reconnues de tout le monde. Il naquit en 1834, et eut pour parrain M^{sr} Provencher, qui veilla lui-même à son éducation. Avant le transfert du territoire de la Rivière-Rouge au Canada, il fut arpenteur, juge de district et membre du Conseil de l'Assiniboia. Le dernier acte consigné dans les registres de ce corps politique est une autorisation à M. Roger Goulet d'agir auprès des chefs du mouvement de protestation contre les empiètements d'Ottawa en vue d'arriver à une entente.

Le 9 février 1870 il fut nommé collecteur de la douane par le Gouvernement Provisoire. Il fut plus

tard chargé en mainte circonstance de régler les titres aux terres des anciens colons de la Rivière-Rouge, et Prud'homme assure que telle était la confiance dont il jouissait dans les cercles gouvernementaux, que les représentants de la Couronne se laissaient toujours guider par ses décisions. Il mourut le 25 mars 1902.

Grenon, Joseph. — Était, en 1799, au fort Dauphin en qualité de commis de la C^{ie} du N.-O.

Groulx, Charles. — Guide pour la C^{ie} du N.-O. au poste du lac la Pluie en 1804.

Guérin, Vital. — Un des pionniers du Minnesota, États-Unis. Né à Saint-Rémi le 17 juillet 1812, il s'adonna de bonne heure au commerce des fourrures. En 1832, il était au service de G. Franchère (q. v.) et en cette qualité il se rendit de Montréal à Mendota, Minn., en charge de cent-trente-trois hommes. Après nombre d'années passées dans ce genre de vie, il s'établit à un endroit qui devint plus tard la ville de Saint-Paul, et en 1841 il fut le premier blanc à se servir de la charrue dans ce qui est aujourd'hui les rues de cette métropole, avec des bœufs qui venaient de la Rivière-Rouge.

Il venait de se marier (26 janvier 1841) avec Adèle Perry, fille d'un des pionniers de cette localité, quand, un jour, un parti de neuf ou dix Sioux en état d'ivresse firent une attaque en règle contre la maison de Guérin dont ils menaçaient de massacrer les occupants. Ayant brisé une fenêtre, ils voulaient entrer par là et sa femme, folle de peur, s'était déjà cachée sous un lit, quand Guérin prit une hache, bien résolu à en fendre la tête au premier qui entrerait, ce qu'un chef lui évita la peine de faire.

Désapprouvant les désordres dont la boisson est constamment la source chez les sauvages, il eut maintes

fois à essayer les affronts de ces derniers. Conjointement avec Benj. Gervais (q. v.), il donna le terrain sur lequel s'éleva plus tard la première église catholique de la localité, qui fut dédiée à Saint-Paul, le 1^{er} novembre 1841 par l'abbé Galthier, prêtre français qui fit donner ce nom à la place elle-même. Plus tard, quand un évêque eut été nommé pour ce qui est devenu la ville de Saint-Paul, dans la personne de M. Jos. Crétin (1851), M. Guérin vendit vingt-et-un lots à son représentant pour la modique somme de huit cents piastres. Lorsque le 22 mai les habitants de Saint-Paul se réunirent pour faire constituer le Minnesota en Territoire autonome, Vital Guérin fut un de leurs représentants. Quand cette ville fut choisie comme capitale, il aurait pu amasser une immense fortune sans les intrigues de certains filous qui abusèrent de sa probité et de son imprévoyante générosité. Il mourut pauvre le 11 novembre 1870, et le conseil municipal de la ville s'honora en lui élevant un monument dans le cimetière catholique où reposent ses restes.

Guilmette, François.—Canadien qui faisait partie du peloton qui exécuta Thomas Scott le 4 mars 1870 (V. RIEL, L.). Comme la première décharge ne l'avait point tué, Guilmette lui donna le coup de grâce en le tirant à bout portant avec un pistolet.

Guillemont, Louis.—Était en 1804 commis et interprète au fort du lac la Pluie pour le compte de la C^{ie} du N.-O.

Guillotte, Noel.—Faisait l'office d'interprète pour la C^{ie} du N.-O. en 1804, époque où il était stationné au lac Seul.

H

Hamel. — Canadien en charge du fort de la colline au Poil (Hair Hills). En janvier 1801, il fut dépouillé de toutes ses marchandises par les Indiens.

Hamelin, Baptiste. — Métis de la Saskatchewan qui, en 1885, se fit remarquer par sa constance dans la foi catholique, alors que l'influence de Riel, momentanément dévoyé, faisait apostasier la plupart des métis sous ses ordres. Persécuté chaque jour pour son attachement à la religion de ses pères, rien ne put ébranler sa détermination de tout souffrir plutôt que de la renier. On en vint au point de le condamner à être fusillé, et les exécuteurs du Gouvernement Provisoire l'entouraient déjà lorsqu'il leur cria, en présence de sa femme et de ses nombreux enfants : « Puisqu'il vous faut le sacrifice de ma foi ou de ma vie, mon choix est fait depuis longtemps : le bon Dieu me donne assez de force pour braver vos menaces et vos fusils. Si un seul de mes frères ici présents en a le cœur, qu'il frappe ! » Personne n'osa lui faire de mal.

Hamelin, Louis. — Un des compagnons d'armes de Charles de Langlade (q.v.). S'étant établi après la guerre à Michillimakinac, il fut, un jour d'hiver qu'il pêchait sur le lac Michigan, poussé au large par un vent violent qui détacha un gros glaçon sur lequel il se trouvait. Il passa plusieurs jours dans cette affreuse position, et un vent favorable finit par le ramener au rivage au moment où il désespérait de son salut.

Hamelin, Hon. Salomon. — Un des sept membres du Conseil législatif du Manitoba, nommé le 10 mars 1871 par l'hon. Adams G. Archibald, premier gouverneur de la province. Il était métis et a laissé une nombreuse descendance.

Hébert, Manuel. — Canadien attaché en 1850 au fort de Good Hope, sur le bas Mackenzie. Descendant ce fleuve au printemps de cette année-là, il fut témoin d'un massacre d'Esquimaux par un parti de Loucheux, et le lieutenant Hooper donne clairement à entendre qu'il en fut lui-même l'instigateur. Les Loucheux, au nombre de quatorze, tous armés de fusils, invitèrent les Esquimaux à une partie de traite agrémentée de danses. Ceux-ci n'avaient que des arcs et des flèches, dont ils se défirent avec ostentation pour bien montrer leurs intentions pacifiques. Au moment où ils s'y attendaient le moins et sans provocation aucune, les Loucheux en tuèrent quatre et en blessèrent deux à la première décharge de leurs armes. Un autre s'était mis à l'eau et s'y cachait sous un tas de bois charrié ; mais on l'aperçut vite, et comme il plongeait pour éviter les flèches qu'on lui décochait, il fut expédié à coups de fusil.

Les Indiens ayant dans la suite rejeté la faute sur Hébert qui, assure Hooper, avouait avoir tiré trois fois sur les Esquimaux, il fut envoyé au Canada sous l'inculpation de meurtre pour y subir son procès.

Hervieux. — Commis d'un commerçant de fourrures, Dominique Rousseau, qui, en 1801, vit son droit à la traite avec les Indiens contesté par les représentants de la C^{ie} du N.-O. Arrivé au lac Supérieur, on coupa en morceaux ses marchandises, et il dut rebrousser chemin après un voyage de près de treize cents milles.

Hesse, Charles. — Commis de la C^{ie} du N.-O. en 1799, époque où il était stationné au Grand Portage.

Houle, Antoine 1°. — Un des principaux métis qui prirent part à l'affaire de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.).

Houle, Antoine 2°. — Interprète en 1867 pour la C^{ie} de la Baie d'Hudson au fort Youkon, sur le fleuve du même nom. Il jouissait d'une certaine considération, malgré qu'il vécut avec deux femmes indiennes. Il rendit des services au cours de l'expédition de W.-H. Dall. Était métis.

Houle, Louis. — Employé de la C^{ie} de la Baie d'Hudson qui, dès 1793, était réputé un de ses plus anciens serviteurs. Cette année-là, il fit partie de l'expédition de Faignan et autres au Missouri, puis construisit un fort à la montagne la Bosse.

Hurteau, Pierre. — Employé de la C^{ie} du N.-O. qui, en 1799, se trouvait à la rivière Churchill.

J

Jéboint, Paul. — Servait en 1804 la C^{ie} du N.-O. en qualité d'interprète en haut de la rivière Rouge.

Jemmeraye, Christophe Dufros de la. — Neveu du grand explorateur de la Vérendrye. Il naquit en 1709, du mariage de sieur Christophe et de Marie-Renée de la Vérendrye, et fut jusqu'à sa mort le bras droit de son oncle. Malgré sa jeunesse, il en reçut en 1731 la mission d'aller fonder un poste au lac la Pluie. Il l'établit dans l'automne de la même année à la décharge de ce lac, et lui donna le nom de fort Saint-Pierre. Le printemps suivant il alla chercher son oncle à Kaminstiquia et l'emmena au fort Saint-Pierre, où il l'introduisit à de nombreux sauvages accourus pour le voir et traiter avec lui. Puis il l'accompagna au lac des Bois, où ils bâtirent ensemble le fort Saint-Charles. Au printemps de 1733, il fut chargé de transporter à Michillimakinac les fourrures amassées pendant l'hiver et d'en rapporter un nouvel assortiment de marchan-

dises. En même temps, il avait ordre de rendre compte au gouverneur de toutes les opérations de son oncle jusqu'à cette date.

De retour dans l'ouest, la Jemmeraye ne tarda pas à tomber malade, et le 10 mai 1736 il mourut au petit poste appelé la « Fourche des Roseaux », sur la rivière Rouge, à quinze milles environ de son embouchure. C'est là qu'il fut enterré à l'ombre de la croix que ses deux cousins élevèrent à sa mémoire. Il était le frère de Madame d'Youville, fondatrice des Sœurs de la Charité dites Sœurs Grises. Pour le récompenser de ses services, le gouverneur de Beauharnois lui avait octroyé une commission d'enseigne en second. Son nom est aussi quelquefois écrit La Jemmerais, La Jemmerays, Lajemmerais, etc.

Jérémie, P.-D. — Canadien au service de la C^{ie} du Pacifique. Participe à l'escapade d'Antoine Belleau (q. v.).

Jérôme, Martin. — Homme politique du Manitoba. Naquit à Saint-Norbert le 23 novembre 1850 d'un Canadien-français et d'une métisse, Angèle Landry. Il reçut son éducation à l'école de sa paroisse natale, puis au collège de Saint-Boniface. Il épousa en janvier 1871 Léocadie, fille d'André Carrière, de Saint-Pierre. Il fut pendant trois ans maire de Youville et membre du bureau provincial d'agriculture. A l'élection générale de 1888, le comté de Carillon l'envoya à la législature du Manitoba, et en décembre 1899 il défit M. Roger Marion (q. v.); mais en 1903 il fut lui-même battu par le candidat conservateur.

Libéral en politique, M. Jérôme abandonna son chef, Greenway, sur la question des écoles (V. R. P. ALLARD); mais retourna à son parti après le compromis de sir Wilfrid Laurier en 1896-97. Dans ces

derniers temps, il a été attaché au bureau fédéral d'immigration à Winnipeg, poste dont il s'est récemment démis.

Jérome, Pierre. — Employé de la C^{ie} du N.-O. près des montagnes Rocheuses en 1799. Cinq ans plus tard, il était interprète au fort des Prairies (Edmonton). Appelé aussi Gérôme.

Jessaume, Octave. — Un des guides-interprètes de l'expédition Lewis et Clarke au nord-ouest des États-Unis (1804-06).

Jetté, Théophile. — Canadien de la Rivière-Rouge dont le nom se rattache à un incident de l'insurrection de 1869. Parmi les individus désignés pour gouverner le pays sous Wm. McDougall, était un capitaine Cameron qui, impatient de tout joug, voulut forcer la barrière érigée par Riel à Saint-Norbert, et se rendre au fort Garry malgré la défense qu'en avaient reçue le pseudo-gouverneur et les gens de sa suite. Arrivé, dans une belle voiture conduite par un superbe équipage, à l'endroit où se dressait l'obstacle, Cameron cria aux gardes d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Enlevez-moi cette infernale barrière ! » Puis, comme on n'obtempérait point à ses ordres, il cingla ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet pour le leur faire franchir. Mais deux métis les saisirent immédiatement par la bride, et forcèrent l'impérieux guerrier à descendre de voiture. Il fut alors conduit chez Théo. Jetté, où il fut quelque temps gardé à vue par un Joseph Delorme, père du métis de ce nom (q. v.) qui se signala plus tard à la bataille du lac Canard ; après quoi il fut reconduit sous escorte à la frontière. (V. PROVENCHER, J.-A.-N.).

Joncquart, Chrysostome. — Traiteur de fourrures aux sources du Missouri en 1793-94.

Joseph du Sacré-Cœur, MÈRE. — Première supérieure des Sœurs de la Providence dans l'ouest, et l'un des premiers membres de son Institut. Dans le monde Esther Pariseau, elle naquit le 17 avril 1823, à Saint-Martin, près Montréal ; entra en religion le 26 décembre 1843, et fit profession le 21 juillet 1845. A la sollicitation de M^{re} Magloire Blanchet, premier évêque de Nesqually, la maison-mère de l'Institut envoya cinq sœurs pour la première fondation au fort Vancouver (Wash.), en tête desquelles était S^r Joseph du Sacré-Cœur. Leur départ de Montréal s'effectua le 3 novembre 1856, et elles abordèrent à Vancouver le 8 décembre suivant, après avoir suivi la voie de Panama.

Ces courageuses femmes se trouvaient alors à l'extrémité opposée du continent américain, sans aucun espoir de retour, au milieu d'immenses forêts peuplées de sauvages peu moraux et, çà et là, d'une poignée de blancs qui avaient à peu près oublié les contraintes et aménités de la vie civilisée. Malgré les privations inhérentes à un poste si isolé, Mère Joseph se mit courageusement à l'œuvre, fondant avec le temps des établissements qui font honneur à son zèle et à ses aptitudes pour les affaires. Partout dans l'extrême ouest américain et canadien ses œuvres la proclament une femme au-dessus du commun. Bien des églises peuvent aussi se féliciter de la part qu'elles eurent à ses largesses.

Elle fut supérieure pendant dix ans, et s'occupa ensuite plus spécialement des fondations de son Institut dans l'extrême ouest. Puis elle alla recevoir la récompense de ses bonnes œuvres le 19 janvier 1902, après avoir été témoin, le 29 août 1895, des noces d'or de l'établissement de son Institut au Pacifique.

Jourdain, Joseph. — Guide au service de la C^{te} du N.-O. au lac la Pluie en 1804.

Juneau, Laurent-Salomon. — Le fondateur de la ville de Milwaukee, aux États-Unis. Naquit le 9 août 1793 à l'Assomption, de François J. dit Latulippe et de Thérèse Galarneau. D'abord employé comme voyageur par la C^{ie} de la Baie d'Hudson, il se fixa sur les bords de la rivière Milwaukee dans l'automne de 1818, et le 14 septembre de cette année-là, il s'installa avec sa femme, Josephite Viau, dans une pauvre cabane en troncs d'arbres. En 1835, sa place commença à prendre les dimensions d'un village, dont il traça lui-même les rues et qui fut d'abord appelé de son nom. Il en devint le premier maître de poste, et l'année suivante la localité grossit considérablement, ce qui procura toute une fortune à son fondateur. C'est dans sa maison que la première messe fut célébrée par l'abbé Bonduel.

A la première élection d'un maire en 1846, les suffrages de ses concitoyens se portèrent unanimement sur lui. Plus tard, toute sa fortune passa entre les mains d'adroits spéculateurs, et il dut reprendre le chemin du désert pour y trouver, comme autrefois, le moyen de faire vivre sa famille. Il s'établit alors à Theresa, où il fit un commerce considérable de fourrures avec les sauvages. En 1856 il se rendit à Cincinnati comme l'un des délégués du Wisconsin à la convention du parti démocrate qui nomma Buchanan candidat à la présidence des États-Unis. Il mourut le 14 novembre de la même année, muni des sacrements de l'Église, et ses restes furent transportés à Milwaukee selon le désir qu'il en avait maintes fois manifesté. Ses concitoyens l'appelèrent « Juneau le noble et le bon ». Deux de ses enfants, Paul et Narcisse, ont siégé dans la législature du Wisconsin.

Jussiaume, René. — Canadien qui servit en 1797 de